PQ 2601 • J3P3 1887

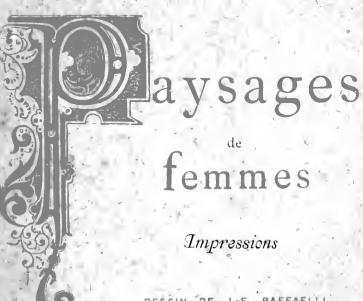
Ajalbert

Paysages de femmes



-----0

Jean Ajalbert



DESSIN DE J.-F. BAFFAELLI

LÉON VANIER, LIBRAIRE-EDITEUR 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

PQ 2601 13P3 1889



Digitized by the Internet Archive in 2011 with funding from University of Toronto

PARU:

Chez Tresse et Stock, 8, 9, 10 et 11, galerie du Théâtre-Français Sur le Vif (Vers impressionnistes) In-8 de 200 pages

POUR PARAITRE:

CHOSES VUES (Vers)

LE STAGE (Prose)

- -

PAYSAGES

ГE

FEMMES



OBLANTAG

PQ 2601 .J3P3 1881



amour, dans le pares anglais.



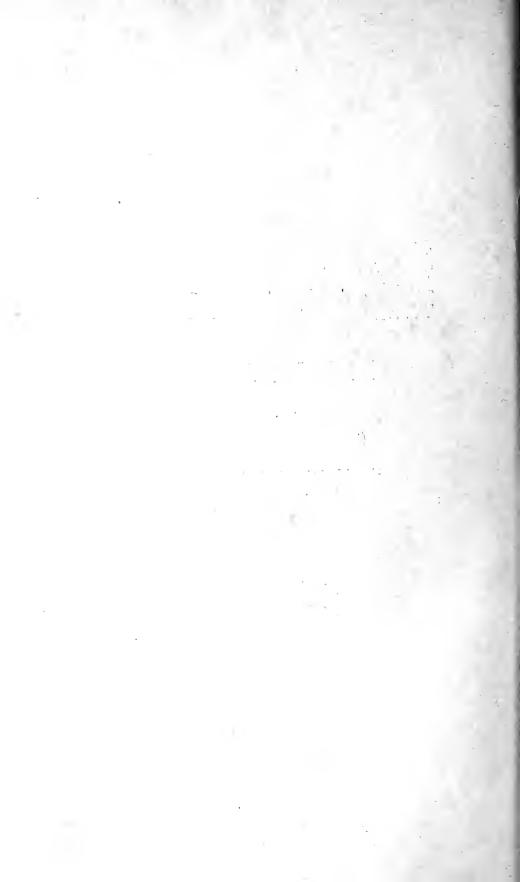


FEMMES

Impressions

DESSIN DE J .- F. RAFFAELLI

1886



L'était une fois, ô gue, Un cœur si neuf, ô gué, ma mie, Qu'il n'avait jamais navigue, Jamais navigué de sa vie. Le cœur craignait de chavirer, Mais la mer se faisait si belle, Qu'il ne sut pas lui résister, Et vogue, vogue la nacelle.

Le cœur, essuyant son chagrin, S'embarqua, jeune d'espérance; Et, seul, Dieu sait ce qu'il advint De ce pauvre cœur en partance...

Il était une fois, ô gué, Un cœur si neuf, ô gue, ma mie, Qu'il n'avait jamais navigué, Jamais navigué de sa vie.

Ophélia, dans sa démence, Tresssant, en ses bras anguleux, Des fleurs, et chantant la Romance. Un songe de je ne sais quoi Glisse sur sa lèvre écarlate; De la candeur et de la foi; Cheveux en natte et gorge plate.

Le geste vierge de sa main, Aux longs doigts minces et sans bagues, Trace vers le ciel un chemin Qu'elle étoile de ses yeux vagues.

Si blonde, avec des yeux si bleus: Ophélia, dans sa démence, Tressant, en ses bras anguleux, Des fleurs, et chantant la Romance.

N la voyant, par les taillis,
Les yeux rouges, presqu'enlaidie,
Bien sûr, disent ceux du pays,
Qu'elle couve une maladie.

Sa main effeuille la pâleur Laiteuse d'une marguerite Et les pétales de la fleur Meurent de leur mort favorite.

Cueillie au hasard des chemins, La pâquerette douloureuse A laissé son cœur d'or aux mains Tyranniques de l'amoureuse...

En la voyant, par les taillis, Les yeux rouges, presqu'enlaidie: « Bien sûr, disent ceux du pays, Qu'elle couve une maladie. »

L'effritement de la Matière:

Deux mains qui se « serrent la main »

Sur un marbre du cimetière.

Qui dira le tertre glacé, Sous lequel dort votre ame blanche, Et si l'œil cher d'un fiancé Suivit votre cercueil de planche,

Vierge fatale, dont la mort Plongea le secret dans la terre, Vous dont la main étreint si fort Une main close de mystère.

C'est la Vanité du Demain, L'effritement de la Matière: Deux mains qui se « serrent la main » Sur un marbre du cimetière....

Tu mets ta robe des dimanches; Un bouton manque à ton soulier, Ta robe luit d'usure, aux manches. Tu donnes aujourd'hui, pour rien, Ta pâleur de fleur qui se fane, Et le charme faubourien De ta jeunesse diaphane.

Puis, la noce! et ses oripeaux, La fin de ta vertu nigaude, Et tu porteras les chapeaux Qu'à présent ta main échafaude.

Fine fillette d'atelier, Tu mets ta robe des dimanches; Un bouton manque à ton soulier, Ta robe luit d'usure, aux manches.

Rulé d'un soleil ennemi, Trempé d'averses, pauvre poule, Notre amour se traîne parmi L'indifférence de la foule. Et les haltes dans les hôtels, Les baisers en fiacres à l'heure, Ne causent pas des bonheurs tels Que le songe encor ne nous leurre,

Le regret des temps anciens, Où Vénus allumait dans l'onde, Sans tambours ni musiciens, L'éclair de sa nudité blonde.

Brûlé d'un soleil ennemi, Trempé d'averses, pauvre poule, Notre amour se traîne parmi L'indifférence de la foule.

Très parisiennes s'étale ..

Tout un bouquet de saletés
S'effeuille pétale à pétale...

Dans la ruelle où, par l'avril, Notre amour, loin des gens, couraille, Un membre extrêmement viril Est charbonné sur la muraille.

- M.... pour celui qui lira -
- La grande Jeanne a la v.... —
- Mort aux vaches et cœtera. Signé: Popaul, des Batignolles.

Une suite d'obscénités Très parisiennes s'étale... Tout un bouquet de saletés S'effeuille pétale à pétale...

Faute de quoi payer un fiacre;
Tu sais, à présent, comme il sied,
Pour être heureux, d'être moins pouacre.

Tels les oiseaux vers les filets, Vois à l'appât courir les femmes; Le cercle d'or des bracelets, Avec les mains, étreint les âmes.

Vous traîniez vos mauvais souliers Aux portes de chaque boutique, Si bien qu'aux gemmes des colliers S'éclaira son âme pratique...

Tu la faisais marcher à pied, Faute de quoi payer un fiacre; Tu sais, à présent, comme il sied, Pour être heureux, d'être moins pouacre.

Les Juifs criant leurs « pon' lorgnettes »,

Des mendiants, leurs oraisons,

Leurs mains aux cordons de sonnettes...

La rue étroite, l'escalier Obscur, où des filles de joie, A la lueur d'un chandelier, Montent en des froufrous de soie.

Tu te souviens, ma passion, Parmi la jouissance brève, Toute cette corruption Fanant la fleur de notre rêve,

Ces marchands de «quatre-saisons», Les Juifs criant leurs «pon' lorgnettes», Des mendiants, leurs oraisons, Leurs mains aux cordons de sonnettes...

Avez-vous que je suis le Cœur De Jean-qui-rit, de Jean-qui-pleure? Gardez-vous d'un rire moqueur, Sans quoi je pleure, tout à l'heure. J'ai gaspillé tout un trésor D'espoirs verts comme l'émeraude. Cœur fumé! Tel un hareng-saur! Jouons dessus à la main chaude.

J'aimerai celle qui voudra Ne pas se montrer trop cruelle, Tra la la, tra deri dera, Pour un faible cœur sans cervelle.

Savez-vous que je suis le Cœur De Jean-qui-rit, de Jean-qui-pleure? Gardez-vous d'un rire moqueur, Sans quoi je pleure, tout à l'heure.

Dans cette campagne où l'on broute, Que la chanson vibrant au fil Du télégraphe sur la route... Par endroits où, sur des réseaux De cinq fils de fer parallèles, Viennent s'agriffer des oiseaux, Comme des doubles-croches grêles,

Fécoute, parmi le concert, Planer comme une voix aimée, Une voix d'amour qui se perd Au loin de la plaine embrumée.

Je n'ai pour bercer mon exil, Dans cette campagne où l'on broute, Que la chanson vibrant au fil Du télégraphe sur la route...

Mon cœur n'a plus figure humaine:

Des mois comptent trente-et-un jours,

Il est sept jours en la semaine.

Pour des quarts de jours révolus, L'année est dite bissextile! Est-ce que les ans n'ont pas plus De jours que cela n'est utile?

Le Temps dure par trop longtemps; Comme de l'eau dans une tasse, S'évaporent les sentiments: Saluez, c'est l'Amour qui passe.

Pleurez, mes yeux! Chagrins d'amours! Mon cœur n'a plus figure humaine. Des mois comptent trente-et-un jours, Il est sept jours en la semaine.

Paris se donne un air champêtre.
On se sent, par un temps pareil,
Comme un désir soudain de paître.

Les squares s'offrent du gazon, Et les balcons, des capucines; Les femmes, plus que de raison, Ont des œillades assassines.

Les espoirs vous arrivent mous

Dans l'âme toute grande ouverte.

« Garçon! — Monsieur! Que prenez-vous?

« Servez-moi de la menthe verte. »

Vraiment, sous ce joli soleil, Paris se donne un air champêtre. On se sent, par un temps pareil, Comme un désir soudain de paître.

Alssez les roses aux buissons : Il est des épines aux roses. Savez-vous pas cette chanson Que jouent les guitares moroses? Ne cueillez pas sur les chemins Toutes les fleurs, toutes les filles: La tristesse des lendemains Vous transperce de mille aiguilles.

A la terrasse d'un café:
« Tu ne prends rien? – Si, de la gomme. »
Pauvre petit cœur échauffé,
Apprenez à vivre, jeune homme!

Laissez les roses aux buissons: Il est des épines aux roses. Savez-vous pas cette chanson Que jouent les guitares moroses?

Des voix rauques sur les banquettes...

« Gustave, un poseur de lapins...

« Paul, passe-moi tes cigarettes... »

L'une quitte son tablier :

- Ah! zut, ici, ce qu'on se rouille...
- « Dis, tu vas me payer Bullier,
- « Je sors, il faut que je vadrouille...
- « Tu sais, Georges s'est décollé...
- « Tu ne prends rien... Une flanelle...
- « Allons, ne fais donc pas l'enflé... Toujours la même ritournelle.

Des cheveux jaunes, des yeux peints. Des voix rauques sur les banquettes...

- « Gustave, un poseur de lapins...
- « Paul, passe-moi tes cigarettes...

D'un castel à portail gothique:
On n'entend pas le son du cor
De la passion romantique.

I.a dame a perdu son en-cas;
Il pleut, bergère; il pleut, ça mouille.
*Elle relève sur ses bas
Ses jupes, et son regard fouille

Les omnibus toujours complets, Tandis qu'un gros monsieur escompte Le plaisir de voir les mollets, Enfin! de la dame qui monte.

Ça manque un peu du vieux décor D'un castel à portail gothique; On n'entend pas le son du cor De la passion romantique....

LLE aime les colifichets Et les coûteuses babioles : Les cœurs lui servent de hochets. Ensanglantant ses mains frivoles. Et son pouvoir impérieux Exige tous les sacrifices, De par le droit mystérieux De ses hystériques caprices.

Elle arrivait de n'importe où. Vous savez l'histoire qu'on brode : Un tel l'aimait, il est mort fou... Et la voilà très à la mode.

Elle aime les colifichets, Et les coûteuses babioles: Les cœurs lui servent de hochets, Ensanglantant ses mains frivoles.

NE amour de « gens comme il faut », Qu'on appelle « bonne fortune », Qui ne vous fait « ni froid ni chaud », Ni chaud ni froid, et sans rancune. On se prend, ne sachant pourquoi; A peine si l'on se désire. On ne dit plus: vous, on dit: toi, Et l'on s'aime un peu, pour de rire.

Et cet amour, au moins, banal, Finit d'une manière bête: Telle une fleur, fanée au bal, Tel un cigare éteint qu'on jette.

Une amour de « gens comme il faut », Qu'on appelle « bonne fortune », Qui ne vous fait « ni froid ni chaud », Ni chaud ni froid, et sans rancune...

S'effare, comme des bannières, Dans les squares où, pour les yeux, Flottent leurs couleurs printanières... La Providence, en son dessein, Se montra fort alimentaire; Nourrice, elle créa ton sein Pour l'enfant et le militaire;

Et, grasse, tu vas consolant Le tourlourou de sa gamelle, Tout en berçant, d'un chant dolent, Ton nourrisson à la mamelle.

L'éclat de rubans merveilleux S'effare, comme des bannières, Dans les squares où, pour les yeux, Flottent leurs couleurs printanières...

De femme, parmi de la troupe:

Dans un jardin de cabaret,

Des artilleurs forment un « groupe ».

Ces yeux d'une chienne qu'on bat, Ces yeux de fille endolorie Aux coups de bottes d'un soldat, En veine de galanterie,

Ces yeux noirs, lourds de trahison, Dans les somnolentes paresses De la ville de garnison Promettent de sales caresses...

Des yeux me fixent, d'un portrait De femme, parmi de la troupe: Dans un jardin de cabaret, Des artilleurs forment un « groupe »...

Sa mousseline violette Sur le paysage, efface Comme derrière une voilette. Ce jour d'automne agonisant, Où le parfum fané des roses Tourbillonne dans l'air grisant, Il pleut de la mort sur les choses...

Le souvenir d'un baiser pris Au hasard troublant d'une fête, Passait mélancolique et gris, Et s'est en allé de ma tête....

La brume du soir a tissé Sa mousseline violette Sur le paysage, effacé Comme des rière une voilette...

La marquise se pelotonne
Et son front se nimbe des ors
Epars aux souffles de l'autonne

Qui soulèvent, sur le chemin. Le vol des feuilles racornies Bruissantes dans le surhumain Silence des cîmes jaunies,

Au seuil rouillé de la forêt, Tandis que jacasse une agace, Toute noire, comme au regret De la voiture qui s'efface...

En les coussins du huit-ressorts, La marquise se pelotonne, Et son front se nimbe des ors Epars aux souffles de l'automne.....

TILE émerge d'entre les flots

— Telle une fleur dans une coupe —

Et des chansons de matelots
S'exilent sur une chaloupe...

L'Île! et ses parcs délicieux, Et la multiple afféterie D'un paysage soucieux D'être pris pour une féerie,

Où, parmi les houx du chemin, Sous les tilleuls que le vent bouge, Une, blanche, laisse sa main Tomber... aux mains d'un soldat rouge

L'île émerge d'entre les flots

— Telle une fleur dans une coupe —

Et des chansons de matelots

S'exilent sur une chaloupe...

EST le flirt, parmi le crocket, Sur le gazon fin du cottage. Vernissé, luisant et coquet, Et simple, ainsi qu'un ermitage. L'air est bon, comme un baiser, kiss; Cheveux en boy, robe criarde, La fraîche demoiselle, miss, Rougit au soleil qui la farde...

Et dans ses yeux, couleur de ciel, La lumière blonde se joue; Sa voix a la douceur du miel, Et l'avril fleurit sur sa joue...

C'est le flirt, parmi le crocket, Sur le gazon fin du cottage, Vernissé, luisant et coquet, Et simple, ainsi qu'un ermitage...

Est d'un bleu de Prusse, la mer

— Tel un beau ciel, mais sans étoiles,
Sous un ciel d'outre-mer très clair,

— Telle une mer calme, et sans voiles. —

Quelle neige roide d'un lys. Sous ce coquelicot d'ombrelle! Si ce n'est vos dentelles, Miss, l'rêle comme une tige grêle?

Quels becs acérés d'oiseaux bleus, Luisants comme des guillotines, Sinon, sur le roc anguleux, Les bouts vernis de vos bottines?

C'est d'un bleu de Prusse la mer,

— Tel un beau ciel, mais sans étoiles —
Sous un ciel d'outremer très clair,

— Telle une mer calme, et sans voiles. —

ESPÉRANT plus, pour dire amen Au célibat, qu'une victime, Mon cœur fini rêve d'hymen Et de pot-au-feu légitime. La Mariée, en ses cheveux, Porte la fleur des justes noces, Et des tantes et des neveux Suivent gaîment dans les carrosses.

Cœur de l'époux épanoui, Cesse de battre pour entendre Sa voix articuler le oui Légal, définitif et tendre.

N'espérant plus, pour dire amen Au celibat, qu'une victime, Mon cœur fini rêve d'hy men Et de pot-au-feu légitime.

COMME aux braises d'un encensoir
S'enflamment les parfums étranges,
Telle s'allume aux feux du soir,
L'odeur de foins qu'on rentre aux granges

La Fille va, par les prés ras, Pieds nus, d'une allure pesante, Et lui la prend entre ses bras, Lui prend sa taille complaisante...

Et voilà qu'en l'air, alourdi, Se dresse un dôme d'une meule, Où, dans les bras du gars hardi, Elle se laisse tomber, veule.

Comme aux braises d'un encensoir S'enflamment les parfums étranges. Telle s'allume, aux feux du soir, L'odeur de foins qu'on rentre aux granges.

Cette jupe en vol, qui s'écase, Eparpille, parmi les sauts Des clowns, son écharpe de gaze. Hop!... L'écuyère, d'un pied sûr, Franchit l'obstacle, sans angoisse, Dans les transparences d'azur De tulles bleus que sa main froisse,

Quand un marin de carnaval, Un clown s'embarque sur le sable A la remorque du cheval... Ah!... yes... ce queue indévissable...

Hop, hop, au sortir des cerceaux, Cette jupe en vol, qui s'évase, Eparpille, parmi les sauts Des clowns, son echarpe de gaze...

Comme par un soufflet de forge, Dans l'échancrure du corset S'enfle la neige de sa gorge... Sur la robe à traîne, sans plis, Drapant le corps de la chanteuse. Le gaz des globes dépolis Epanche sa clarté laiteuse.

Elle se sauve, à reculons, Criblant de baisers le parterie Qui gueule en refrain, aux flons-flons D'une musique délétère.

La i tou la. Qu'est-ce que c'est! Comme par un soufflet de forge, Dans l'échancrure du corset S'enfle la neige de sa gorge...

HAHUT... L'orchestre délirant, Sous les verdures embrasees, Cascade et s'écrase. en torrent, Dans le loin des Champs-Élysées... La rampe, en serpent de clarté, Aux pieds de la danseuse, flambe, Illuminant l'obscénité De son sourire et de sa jambe,

Sa jambe qu'elle jette haut, Droit vers la salle frénetique, Vrillant tous les yeux au défaut De son pantalon hermétique,

Chahut!... L'orchestre délirant, Sous les verdures embrasées, Cascade et s'écrase, en torrent, Dans le loin des Champs-Élysées

On cœur s'attache, au bout du nez,
One lanterne, et, par les ruez.
A travers les gens étonnés,
Il va calcinant, ses verrues.

Sœur Anne, vois-tu rien venir? De l'amour, et plus d'amourettes, Une maîtresse pour finir, Assez de toutes ces soubrettes.

Elles m'aiment en coup de vent, Celles-ci, que le diable emporte, Car, voilà çu'à souffler souvent Sur mon cœur, la chandelle est morte...

Mon cœur s'attache, au bout du nez, Une lanterne, et, par les rues, A travers les gens étonnés, Il va, calcinant ses verrues.

Ni les soirs palpitants d'étoiles, Suaves ainsi que des yeux Sous la transparence de voiles. Il fait triste comme la Nuit, Et il fait froid comme Décembre, Dans ce pauvre cœur déconfit Qui se met à garder la chambre.

Le regret d'avoir « mal aime »
Se mêle à celui, d'autre sorte,
Qui pénètre un cœur abîmé
Dans la douleur d'une amour morte.

Ce n'est plus les gais matins bleus, Ni les soirs palpitants d'étoiles, Suaves, ainsi que des yeux, Sous la transparence de voiles...

Tout passe, tout casse, tout lasse, Et le houleux De Profundis De la rafale, au loin, trépasse Parmi la tempête, mon cœur, Se berce encore des promesses Mensongères, dont la douceur Gonfle son espoir en détresse,

Et les astres, qu'il cherche aux cieux, Pour guider sa route obscurcie, Sont tout simplement les deux yeux, Les deux yeux d'une bonne amie.

Mon cœur se meurt. Priez pour lui. Tout passe, tout casse, tout lasse, Et le houleux De Profundis De la rafale, au loin, trépasse.





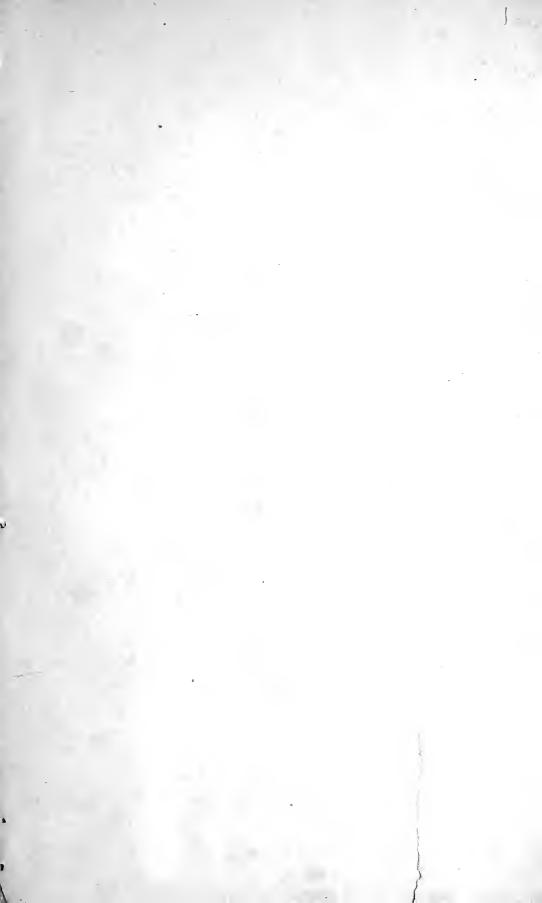
DES PRESSES D'ALCAN LÉVY
COMPOSÉ ET MIS EN PAGES
PAR HECTOR MENET
1887



à

\$

(1)





a39003 003411138b

CE PQ 2601 J3P3 1887 COO AJALBERT, JE PAYSAGES DE ACC# 1228854

